



HAL
open science

À PROPOS DU RAPPORT ENTRE THÉORIES PHONOLOGIQUES ET MODÈLES D'ÉCRITURE

Federico Albano Leoni, Emanuele Banfi

► **To cite this version:**

Federico Albano Leoni, Emanuele Banfi. À PROPOS DU RAPPORT ENTRE THÉORIES PHONOLOGIQUES ET MODÈLES D'ÉCRITURE. Dossiers d'HEL, 2016, Écriture(s) et représentations du langage et des langues, 9. hal-01346960

HAL Id: hal-01346960

<https://hal.science/hal-01346960>

Submitted on 20 Jul 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

À PROPOS DU RAPPORT ENTRE THÉORIES PHONOLOGIQUES ET MODÈLES D'ÉCRITURE

Federico Albano Leoni

(Rome)

Emanuele Banfi

(Università di Milano Bicocca)

PREMISSE

Le rapport entre représentation alphabétique de la langue et théories phonologiques segmentales a été très souvent évoqué. Mais, une fois acceptée l'existence de ce rapport, on peut toutefois encore se demander légitimement si l'alphabet est ce qu'il est parce qu'à un moment donné quelqu'un a eu l'intuition que la langue parlée est par sa nature une succession linéaire de phonèmes discrets, ou bien si la langue est plutôt représentée comme une succession de phonèmes parce que c'est ainsi que le suggère la représentation alphabétique.¹

Ayant recours aux catégories de «découverte» et d'«invention» (par exemple Lo Piparo 1998), on pourrait dire que, dans la première hypothèse, l'alphabet aurait été une *découverte* (et donc la *littera* serait une projection du phonème, celui-ci étant une unité réelle et primitive de la langue) et, dans la seconde hypothèse, il s'agirait d'une *invention* qui aurait produit une représentation économique et efficace des énoncés d'une langue comme succession linéaire d'éléments discrets (et donc le phonème serait une projection de la *littera* et partant une unité non de la langue mais de la *métalangue*).

Les exemples de positions en faveur de la «découverte» sont nombreux et dignes d'intérêt², mais les exemples en faveur de l'«invention» ne le sont pas moins³ et il a plusieurs fois été observé que le phonème est le fils légitime de la *littera*, au moins en ce qui concerne sa nature de *pars minima*, et que, sans la *littera*, il ne serait peut-être pas né.

Dans cet article nous soutiendrons la seconde hypothèse en nous appuyant a) sur quelques observations sur les écritures et b) sur quelques observations sur l'apprentissage de l'écriture et sur la genèse des concepts scientifiques. Nous pensons en fait que si le phonème était une unité primitive de la langue il devrait a) apparaître sinon dans toutes les écritures au moins dans toute réflexion métalinguistique, et b) être appris sans peine par tout le monde. Or, on observe que le concept de phonème, ou de quelque chose de semblable, n'a été élaboré que par des cultures alphabétiques, et que le processus d'identification et apprentissage de cette unité n'a donc rien de 'naturel' ou d'intuitif...

LE POINT DE VUE DE LA GRAPHÉMATIQUE ET CELUI DES HISTORIENS DE L'ÉCRITURE

Puisque la question intéresse une partie importante de la réflexion sur les origines de la phonologie, il sera utile d'observer les points de vue de ceux qui étudient l'écriture, soit en graphématiciens, soit en historiens.

Le point de vue de la graphématique est décidément orienté vers l'hypothèse de la découverte. Par exemple Vachek (1973) aborde la question dans un cadre structuraliste orthodoxe et s'exprime de manière non générique en faveur de la correspondance tendanciellement biunivoque entre phonèmes et

¹ Les arguments que nous proposons ici, à l'exception des données sur le chinois, sont tirés de Albano Leoni (2014 b)

² Même s'ils sont génériques ; ils vont de Meillet (1912-13, p. cxiv, cité par Aurox, 1994, p. 39), à Saussure (1995 [1922], p. 64-65), à Troubetzkoy (1933a, p. 111; 1933b, p. 122), à Benveniste (1963, p. 24), à Fry (1964, p. 60), à Aurox (1994, p. 39), à Laspia (2001, p. 202).

³ Stetson 1936, 246 ; Abercrombie 1965 [1949] ; Lüdtke 1969 ; Coleman 2002 ; Daniels 1992 ; Faber 1992 le confirment en s'appuyant sur des arguments particulièrement efficaces, finissant par considérer le phonème comme un épiphénomène de l'écriture alphabétique.

graphèmes et donc de la nature indiscutablement segmentale et discrète de la chaîne phonique :

The term *spelling*, in its turn, used in its narrower, more specialized sense, denotes another important device: it serves to express the material make-up of the written utterance by phonic means, i.e. by successively naming each of the graphemes composing that utterance [...]. [...] the phonic transcription is, in fact, the exact counterpart of spelling: it serves to express the material make-up of the spoken utterance by graphical means, i.e. by successively registering in writing each of the sounds composing the acoustic implementation of that utterance (*ibidem*, p. 18).

In view of the fact that the basic language level, the phonological one, is made up by the, relatively speaking, smallest number of elements [...] it would seem most feasible to have the structural correspondence of the two language norms established on this basic language level, i.e. on the correspondence of phonemes and graphemes (*ibidem*, p. 21).

Des affirmations de ce genre, au-delà de la terminologie, ne seraient cependant pas facilement acceptées par les historiens de l'écriture contemporains (Cardona 1981 ; Harris 1993, 1998 ; Coulmas 2003), ni même par les spécialistes de la nature interactive des langues naturelles (Linell 2005), lesquels, nonobstant de profondes différences entre eux, s'accordent sur le fait que l'écriture, n'importe quelle écriture, ne naît pas d'une représentation du parlé, et moins encore d'une analyse phonétique, mais naît comme instrument de communication et de conservation.

En effet, des travaux récents ont discuté précisément du rôle central de la lettre alphabétique comme reflet de l'unité minimale phonologique:

In this book, a great importance is attached to Gelb's observation that writing *became* a means of expressing language, but his contention that an inevitable teleological evolution was thus initiated is where we part company. Recording information by graphical means is a basic function of writing that is never narrowed down entirely to the representation of sounds. Writing cannot and should not be reduced to speech. Saussure above-quoted observation that 'language and writing are two distinct systems of signs' must always be kept in mind, but the second part of his definition, that writing exists for the sole purpose of representing speech, must be rejected, for writing follows its own logic which is not that of speech (Coulmas 2003, p. 16).

La discussion sur la nature linguistique ou métalinguistique du phonème a trouvé une réponse intermédiaire dans le recours au concept d'«épilinguistique» :

Selon le terme proposé par le linguiste français A. Culioli, on peut qualifier ce premier savoir sur le langage d'*épilinguistique*. Culioli désigne par là le savoir inconscient qu'a tout locuteur de sa langue et de la nature du langage (Auroux 1994, p. 23).

L'écriture alphabétique serait donc la matérialisation du savoir épilinguistique des parlants qui perçoivent la divisibilité de la langue en unités minimales et les isolent. Ne pouvant présupposer qu'à la base de l'écriture alphabétique il y ait la notion de *phonème*, parce que celle-ci a été mise au point entre les XIX^e et XX^e siècles, Auroux (1994, p. 40-41) recourt à ce concept pour résoudre un problème de circularité :

il est plus raisonnable de penser que le préalable de l'écriture, c'est la connaissance *épilinguistique* du phonème [...] et que c'est, à l'inverse, l'écriture qui est largement responsable de la construction *métalinguistique* du concept de phonème (*ibidem*, p. 41).

Mais, en ce qui concerne le problème qui nous intéresse ici, c'est-à-dire de savoir si la nature du phonème est primitive ou pas, le recours au concept d'«épilinguistique» ne change pas le cadre de la question parce qu'il renvoie toujours à l'idée que les unités immanentes de la langue, les phonèmes, sont en quelque sorte découvertes ou pressenties, et qu'elles sont préexistantes à l'alphabet et en rendent possible la naissance (après quoi l'intuition épilinguistique se consoliderait en savoir métalinguistique).

La solution proposée semble donc plus terminologique que substantielle.⁴

Nous voudrions quant à nous, souligner le fait que de nombreuses cultures ont développé des descriptions et des analyses de leurs langues respectives, mais que les catégorisations auxquelles elles parviennent, sont différentes et semblent liées au système de représentation graphique dont elles se servent. Nous présentons ci-dessous rapidement quelques arguments tirés du chinois, d'un côté, et de deux traditions alphabétiques différentes de la grecque, de l'autre, pour montrer que la catégorie de «phonème» (ou, plus en général, de *pars minima* asémantique) n'est pas universelle, et que son émergence est déterminée par l'écriture alphabétique.

L'ECRITURE CHINOISE

La réflexion linguistique chinoise fournit un exemple particulièrement évident. Née d'une représentation logographique de la langue, celle-ci reconnaît naturellement en ce qui concerne le plan du signifiant les syllabes, les rimes, les assonances, les homonymes, les tons, mais rien, par contre, qui ressemblerait à la conceptualisation d'une quelconque *pars minima* (Malmqvist 1990 ; Branner 2000a ; 2000b; Packard 2000).

En analysant la forme des mots chinois - dont le statut linguistique est très discuté (Duanmu 1993 ; Dai 1993 ; Honoroff/Feldman 2006 ; Perfetti/Tan 1999 ; Yip 2000) - il est fondamental de considérer le rapport entre le composant phono-acoustique des unités objet d'analyse (les *cí* 詞/词), et leur représentation graphématique chargées de véhiculer les informations sémantiques (les *zì* 字). Les *cí* 詞/词, dans la tradition 'grammaticale' chinoise, ne sont que les composants phono-acoustiques d'un signe linguistique (les 'signifiants'), les *zì* 字 ne sont que les unités graphématiques (les «caractères») qui renvoient à des images mentales: bref, les «signifiés» (Unger 2004).

Le matériel phonologique qui est à la base du système chinois est constitué par un nombre réduit d'unités syllabiques : il s'agit de 418 unités syllabiques (Yip 2000: 31-34) : la structure des syllabes chinoises prévoit un nombre très limité de V simples et un nombre, au contraire très consistant, d'unités complexes C+V.

Dans les rares cas de C+V+C la -C finale ne peut être que [ŋ]. Les 418 unités syllabiques ne prévoient pas toutes un nombre identique d'oppositions tonales et ces unités ne peuvent pas toutes être combinées de façon à former des unités supérieures (bisyllabiques ou trisyllabiques; plus rarement, quadrisyllabiques).

Le nombre potentiel des syllabes tonales devrait correspondre à 1672 (418 x 4) unités : si on ajoute à ce nombre le nombre des syllabes atonales, le total des syllabes pouvant être virtuellement réalisées serait de 2090 unités (1672+418).

En effet, dans les variétés majeures du chinois moderne (chinois mandarin : c'est à dire l'ensemble des dialectes du Nord et du Centre de la Chine : cfr. Norman 1988 ; Abbiati 2008), les 418 monosyllabes ne sont pas toutes réalisés (et distingués du point de vue sémantique) par les quatre tons : par exemple, la syllabe /sen/ est réalisée uniquement au premier ton (*sēn* 森 «forêt»); la syllabe /fo/ est uniquement réalisée au second ton (*fó* 佛 «Bouddha, Bouddhisme»); la syllabe /nuan/, uniquement au troisième ton (*nuǎn* 暖 «chaud, tiède»); la syllabe /ce/, uniquement au quatrième ton (et pourtant avec une bonne diversification sémantique): *cè* 册 «volume», 侧 «côté», 策 «stratégie»); pour finir, la syllabe /me/ est réalisée uniquement en tant qu'unité phonologique sans ton (*mě* 么 «quoi?»). Ceci dit, les syllabes réellement utiles en chinois mandarin utilisent 1273 unités phono-acoustiques qui, du point de vue de

⁴ Par contre, la catégorie d'*épilinguistique* est parfaitement adéquate pour représenter le processus de connaissance de la syllabe, qui jouit d'une consistance physique évidente, reflète les mécanismes psycho-physiques de la phonation et de la perception, et entre donc parmi les données immédiates de l'expérience sensorielle.

leur nature tonale et de leur fonctionnalité, peuvent être réparties de la façon suivante, comme signalé par Yip (cfr. Yip 2000: 32):

syllabes au premier ton:	330
syllabes au deuxième ton :	247
syllabes au troisième ton:	312
syllabes au quatrième ton:	353
syllabes sans ton:	31
total:	1.273

Il va de soi que les cas d'homophonie sont très nombreux, mais qu'en même temps l'ambiguïté sémantique causée par l'homophonie est partiellement évitée grâce au contexte (cfr. Wang 1998: 115-116; Packard 2000: 305). Elle est évitée surtout, en fait, grâce à la structure compositionnelle des caractères là où le rapport entre la «racine»/«clé» du caractère véhiculant l'information sémantique essentielle et les autres éléments qui entrent en composition permettent de saisir la 'valeur' sémantique du graphème. Il faut reconnaître que le coût de l'homophonie dans le système chinois est très élevé: 80% des monosyllabes chinois, quoique distingués par des distinctions tonales, sont totalement ambiguës du point de vue du signifié. 55% des monosyllabes prévoient pourtant cinq ou six homophones (Li, Tan, Bates, Tzeng 2006, 2): par exemple, la syllabe /yi/ dans un dictionnaire chinois prévoit plus de 107 homophones hétérotoniques : je me limite à signaler les seuls cas de yī «un» , 以 yǐ «prendre», «en accord avec» , 已 yǐ «cesser», «déjà» , 亿 yì «cent millions», 衣 yī «vêtement», 移 yí «déplacer», 依 yī «suivre», «dependre de», 易 yì «facile», 医 yī «medicin», 乙 yǐ «second» (dans une classification), 仪 yí «aspect», «portement», 亦 yì «aussi», 椅 yǐ «siège», 益 yì «utilité», «profit», 倚 yǐ «compter sur», 姨 yí «tante», 译 yì «traduire».

Et il faut aussi dire que la situation ne s'améliore pas si l'on prend en considération des cas de syllabes homophones et homotoniques : par exemple, prenant en considération la syllabe /yi/ réalisée au premier ton [yī], il existe 13 caractères, d'usage courant, qui la réalisent au niveau de la langue écrite (Yip 2000: 56). On se limitera à citer ici les seuls cas de /yī/ «un» , 衣 «vêtement» , 依 «suivre» , 伊 «lui, elle» , 壹 «un» (caractère complexe).

Les problèmes créés par l'homophonie sont surmontés au niveau de la langue écrite qui, en tant que système autonome, a eu toujours dans l'histoire linguistique chinoise millénaire la fonction d'élément unificateur (Chu 2007: 273) de la très forte différenciation diatopique du diasystème chinois : la langue écrite permet de voir, dans la forme des caractères, la dimension cognitive liée à la composition de ses éléments.

Les *cí* 詞/词 (unités monosyllabiques en chinois ancien; mono-/bi-syllabiques, généralement, en chinois moderne) sont des vraies machines à signification, dans le sens donné à cette notion par William Croft et Alan Cruse (Croft/Cruse 2004): catégories sémantiques figées / représentées, en tant qu'inscrites dans la rigoureuse architecture des *zì* 字. De plus les *cí* 詞/词, sont à l'exception de quelques unités onomatopéiques, des unités immotivées du point de vue sémantique. Cette caractéristique concerne non seulement le diasystème du chinois moderne mais elle est aussi présente dans toute la dimension diachronique de la langue chinoise : William Baxter et Laurent Sagart (Baxter / Sagart 1998), ont étudié les phénomènes d'érosion phonologique d'un certain nombre de syllabes chinoises et ont mis en évidence le cas de segments phonologiques complexes du chinois ancien

(affixes sub-syllabiques, érodés du point de vue phonologique avant d'acquérir le statut de syllabe) : dans ces cas-là, il est également impossible de percevoir des motivations sémantiques, exactement comme dans le cas des syllabes du diasystème chinois moderne.

Mais il existe aussi une autre question théoriquement importante dérivant de l'examen du système des syllabes de la langue chinoise : si on applique au système syllabique chinois les critères qui permettent de décrire le système phonologique d'une langue grâce aux oppositions phonologiques traditionnellement utilisées en phonologie (individuations des 'paires minimales'), on remarque que cela est tout simplement impossible en chinois : on ne peut trouver des 'paires minimales' qu'en considérant des oppositions de syllabes hétérotoniques, comme c'est le cas, par exemple, des paires minimales 医 *yī* «médecin» vs 仪 *yí* «aspect», «portement» vs 椅 *yǐ* «siège» vs 益 *yì* «utilité», «profit». Et même dans ces cas les problèmes ne manquent pas, des syllabes homotoniques pouvant véhiculer des signifiés différents:

a) au premier ton : 一 *yī* «un», 衣 *yī* «vêtement», 依 *yī* «suivre», «dépendre de», 医 *yī* «médecin» ;

b) au deuxième ton : 移 *yí* «déplacer», 仪 *yí* «aspect», 'portement', 姨 *yí* «tante» ;

c) au troisième ton : 以 *yǐ* «prendre», «en accord avec», 已 *yǐ* «cesser», «déjà», 倚 *yǐ* «compter sur», 椅 *yǐ* «siège», 乙 *yǐ* «second» (dans une classification) ;

d) au quatrième ton : 易 *yì* «facile», 亦 *yì* «aussi», 益 *yì* «utilité», «profit», 译 *yì* «traduire», etc.

Dans ces conditions, posons la question : s'il n'est pas possible de prévoir les segmentations ultimes des unités syllabiques qui constituent les 'signifiants' de la langue chinoise, et si donc on ne parvient jamais au niveau du phonème parce que la pratique (et la théorie) occidentale de la commutation est ici dépourvue de sens, serait-on autorisé à penser que le chinois est une langue 'sans phonèmes' ? Cette conclusion poserait alors des questions auxquelles il ne serait pas simple de répondre au moyen des phonologies classiques.⁵

LES TRADITIONS ARABE ET INDIENNE

En revanche, la linguistique arabe, certainement influencée par la linguistique grecque (Talmon 2000), et partant d'une représentation alphabétique de la langue (même s'il s'agit d'un alphabet aux caractéristiques différentes), élabore avec Sibawayhi (Levin 2000, 260), en totale harmonie avec le monde grec et latin, le terme et le concept de *harf*, qui désigne aussi bien les lettres de l'alphabet que les sons qu'elles représentent dans l'orthographe arabe : les sons qui ne sont pas représentés par une lettre ne sont pas décrits.

La réflexion indienne, dans sa phase la plus archaïque et orale, situe dans la syllabe et dans le pied les plus petites unités dénombrables (Deshpande 2000, 137-138). D'après des témoignages remontant à 700 av. J.-C. il semble qu'il ait eu lieu un processus de normalisation de la prononciation et de la récitation des Veda, encore basé sur la syllabe, et qui a conduit à la constitution d'une espèce de syllabaire oral. Le système alpha-syllabique indien fait son apparition aux alentours de 250 av. J.-C.

⁵ En marge de ces données, on pourrait observer que la présence massive d'homophonie rend le rôle de l'écouteur/herméneute (Albano Leoni, 2014 a) encore plus centrale.

dans les formes *karoshti* et *brahmi* (Bright 1994) : il s'agit d'une écriture syllabique qui, grâce à un système diacritique complexe, est de fait une écriture alphabétique et a donc conduit, elle aussi, à la mise en évidence de la *pars minima*. Mais les *varnas*, c'est-à-dire «the sounds which are listed in the alphabet» (Deshpande 2000, 142) qui se distinguent entre eux sur la base de différents critères, ne peuvent être considérés comme des équivalents des *partes minimae* phonologiques : le critère graphique prévaut en effet sur le critère phonique dans leur organisation, au point que certains *varnas* ne sont introduits que pour compléter de manière symétrique une matrice alphabétique. Dans les deux cas donc c'est bien l'écriture qui détermine l'imaginaire phonologique et sa représentation.

LE POINT DE VUE D'UN PSYCHOLOGUE

A ces arguments, on pourra en ajouter un autre qui a déjà été cité à propos de la catégorie de l'«épilinguistique». L'hypothèse d'une connaissance intuitive *épilinguistique* qui donnerait lieu à la connaissance rationnelle métalinguistique et donc à la découverte du phonème, présuppose une sorte de conceptualisation préliminaire de ce dernier, semblable à celle qui a lieu pour la connaissance de la syllabe. Mais sur cette voie, deux difficultés se font jour.

La première de ces difficultés, nous la trouvons formulée chez Vygotskij (1997 [1934], p. 189-270) qui, traitant du développement des concepts, affirme entre autre :

Dans la formation des concepts ce signe est le mot, qui sert de moyen de formation des concepts et devient par la suite leur symbole. Seule l'étude de l'utilisation fonctionnelle du mot et de son développement, de ses diverses formes d'application, qualitativement différentes à chaque âge mais liées génétiquement les unes aux autres, peut fournir la clef permettant d'analyser la formation des concepts (p. 199).

Ce point de vue est celui qui se dessine avec grande précision tout au long du chapitre dont est extraite cette citation. Si nous devons le considérer comme valable, il s'ensuit que le concept de phonème ne peut que se condenser autour de quelque chose qui pourrait être, non pas le mot *phonème*, bien évidemment, mais plutôt le signe alphabétique, qui devrait alors lui préexister.

La seconde difficulté est que si l'on partage l'idée que le concept de *phonème* ne peut faire partie des concepts que Vygotskij (1997 [1934], p. 271-272) appelle *concepts quotidiens*, il devra être rangé dans la catégorie des *concepts scientifiques* qui, selon l'auteur (*ibidem*, p. 271-413), se développent durant la scolarité et auxquels il attribue une grande importance pour les développements cognitifs généraux de l'individu.⁶

L'écriture (*ibidem*, p. 337-346) est à placer précisément (avec l'arithmétique et la grammaire) parmi les premières conceptualisations scientifiques. Vygotskij montre comment la difficulté de l'apprentissage de l'écriture réside précisément dans la difficulté à conceptualiser la *pars minima*, que la lettre détermine et représente en même temps.

Cette activité de conceptualisation, née de la nécessité d'apprendre à écrire, c'est-à-dire d'un besoin induit, favorise et potentialise le développement de la réflexion métalinguistique. De ce point de vue aussi, donc, le phonème semble représenter moins un point de départ qu'un point d'arrivée.

POUR CONCLURE

En conclusion, les historiens et les théoriciens de l'écriture ainsi que les psychologues qui étudient les rapports entre pensée et langage, ne semblent pas offrir une confirmation de l'hypothèse d'une nature

⁶ Le statut de la syllabe est tout à fait différent: v. *supra*, note 4,

primitive du phonème, ni semblent-ils non plus considérer que l'écriture alphabétique soit la projection du parler: bien au contraire, il semblerait plutôt que l'écriture alphabétique en soit une représentation à un niveau métalinguistique explicite – une représentation extraordinairement efficace, mais qui ne sera jamais qu'une représentation parmi d'autres possibles et par ailleurs appartenant à un ordre sémiotique différent.

Etant donné que «les notions géométriques et arithmétiques ne sont pas [...] tirées de l'expérience mais sont le fruit d'une construction intellectuelle humaine» (Fortuna 2005, p. 77, commentant Kant), ne peut-on en dire tout autant, donc, des phonèmes de la langue ?

BIBLIOGRAPHIE

- Abbiati, Magda, 2008, *Guida alla lingua cinese*, Roma, Carocci.
- Abercrombie, David, 1949, «What is a 'Letter'?», *Lingua*, II (repris dans Id., *Studies in Phonetics & Linguistics*, London, OUP, 1965, pp. 76-85).
- Albano Leoni, Federico, 2014 a, «La linguistique de l'écouteur entre cerveau et esprit : une stratégie pour un futur prochain», *Penser l'histoire des savoirs linguistiques. Hommage à Sylvain Auroux*. Sylvie Archaimbault, Jean-Marie Fournier, Valérie Raby (éd.), Lyon, ENS Éditions, p. 145-154.
- Albano Leoni, Federico, 2014 b [2009], *Des sons et des sens. La physiologie acoustique des mots*, Lyon, ENS Éditions.
- Auroux, Sylvain, 1994, *La révolution technologique de la grammatisation. Introduction à l'histoire des sciences du langage*, Liège, Mardaga.
- Auroux, Sylvain, Koerner Konrad, Niederehe Hans-Josef, Versteegh, Kees (éds.), 2000, *History of the Language Sciences. Geschichte der Sprachwissenschaften. Histoire des sciences du langage*, vol. 1., Berlin - New York, de Gruyter.
- Baxter William et Sagart Laurent 1993, «Word formation in Old Chinese», *New Approaches to Chinese Word Formation. Morphology, Phonology and the Lexicon in Modern and Ancient Chinese*, L. Packard (éd.), Berlin-New York, de Gruyter, p. 35-76.
- Benveniste, Emile, 1963, «Coup d'œil sur le développement de la linguistique», *C.R. Académie des inscriptions et Belles-Lettres* (repris dans *Problèmes de linguistique générale*, 1, Paris, Gallimard, 1966, p. 27-42).
- Branner, David P., 2000 a, «The Suí-Táng tradition of Fānqiè phonology», S. Auroux *et al.* (éd), p. 36-46.
- Branner, David P., 2000 b, «The rime-table system of formal Chinese phonology», S. Auroux *et al.* (éd.), p. 46-55.
- Bright, William, 1994, «Evolution of the Indian Writing System», G. Hartmut *et al.* (éds), *Schrift und Schriftlichkeit. Writing and Its Use*, vol. 1, Berlin –New York, de Gruyter, p. 322-328.
- Cardona, Giorgio R., 1981, *Antropologia della scrittura*, Torino, Loescher.
- Chu, Xiaoquan, 2007, «Identité de la langue», *La pensée en Chine aujourd'hui*, A. Cheng (éd.), Paris, Gallimard, p. 270-299.
- Coleman, John, 2002, *Phonetic Representations in the Mental Lexicon*, in Durand, Jacques et Laks, Bernard (éd.) *Phonetics, Phonology and Cognition*, Oxford, OUP, p.96-130.

- Coulmas, Florian, 2003, *Writing Systems. An Introduction to their Linguistic Analysis*, Cambridge, CUP.
- Croft, William et Cruse, Alan, 2004, *Cognitive Linguistics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Dai, Xiang Ling John, 1993, «Syntactic, phonological and morphological words in Chinese», *New Approaches to Chinese Word Formation. Morphology, Phonology and the Lexicon in Modern and Ancient Chinese*, J. Packard (éd.), Berlin – New York, de Gruyter, p. 103-134.
- Daniels, Peter, 1992, «The syllabic origin of writing and the segmental origin of the alphabet», Downing, Pamela et al. (éd.), *The Linguistics of Literacy*, Amsterdam/Philadelphia, Benjamins, p. 83-110.
- Deshpande, Madhav M., 2000, «Indian theories on phonetics», S. Auroux *et al.* (éd.), p. 137-146.
- Duanmu, San, 1993, «Wordhood in Chinese», *New Approaches to Chinese Word Formation. Morphology, Phonology and the Lexicon in Modern and Ancient Chinese*, J. Packard (éd.), Berlin – New York, de Gruyter, p. 135-196.
- Faber, Alice, 1992, «Phonemic Segmentation as Epiphenomenon», Downing, Pamela et al. (éd.), *The Linguistics of Literacy*, Amsterdam/Philadelphia, Benjamins, p. 111-134.
- Fortuna, Sara, 2005, *Il laboratorio del simbolico. Fisiognomica, percezione, linguaggio da Kant a Steintal*, Perugia, Guerra.
- Fry, D. B., 1964, «Experimental Evidence for the Phoneme», in Abercrombie, David, Fry, D. B., MacCarthy, P. A. D., Scott, N. C., Trim J. L. M. (éd.), *In Honour of Daniel Jones*, London, Longmans, pp. 59-72.
- Harris Roy, 1993, *La sémiologie de l'écriture*, Paris, Éditions du CNRS.
- Harris, Roy, 1998², *The Origin of Writing*, London, Duckworth.
- Honoroff Douglas N., Feldman Laurie, 2006, «The Chinese character in psycholinguistic research: form, structure, and the reader», *The Handbook of East Asian Psycholinguistics*, P. Li, *et al.* (éd.), vol 1, *Chinese*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 195-208.
- Laspia, Patrizia, 2001, «Principi di classificazione del suono nella Grecia antica. Le origini della riflessione fonetica fra oralità e scrittura», in C. Consani e L. Cucciantè (a c. di), *Norma e variazione nel diasistema greco*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, pp. 189-211.
- Levin, Aryeh, 2000, «Sībawayhi», S. Auroux *et al.* (éd.), p. 252-263.
- Li Ping, Tan Li Hai, Bates Elizabeth, Tzeng Ovid J.L., 2006, « Introduction: new frontiers in Chinese psycholinguistics», *The Handbook of East Asian Psycholinguistics*, P. Li, *et al.* (éd.), vol 1, *Chinese*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 1-9.
- Linell Per, 2005, *The Written Language Bias in Linguistics. Its Nature, Origins and Transformaion*, London-New York, Routledge.
- Lüdtke, Helmut, 1969, «Die Alphabetschrift und das Problem der Lautsegmentierung», «Phonetica» 20, pp. 147-176.
- Malmqvist, Göran, 1990, «La linguistica cinese», Giulio Lepschy (éd.) 1990, p. 29-50.
- Norman Jerry, 1988, *Chinese*, Cambridge, Cambridge University Press.

- Packard, J.L., 2000, *The Morphology of Chinese. A linguistic and cognitive Approach*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Perfetti Charles A., Tan Li Hai, 1999, «The Constituency Model of Chinese Word Identification», *Reading Chinese Script. A Cognitive Analysis*, J. Wang *et al.* éd., Mahwah, NJ-London, Erlbaum Associate, p. 115-134.
- Saussure Ferdinand de, 1995 [1922], *Cours de linguistique générale*, éd. critique préparée par T. De Mauro, postface de L.-J. Calvet, Paris, Payot.
- Stetson Raymond H., 1936, «The relation of the phoneme and the syllable», Jones et Fry éd., p. 245-252.
- Talmon, Rafael, 2000, «The first beginning of Arabic linguistics: The era of Old Iraqi School», S. Auroux *et al.* (éd.), p. 245-252.
- Trubetzkoy, Nikolaj S., 1933a, «Réponse à la question : Les systèmes phonologiques envisagés en eux-mêmes et dans leurs rapports avec la structure générale de la langue», *Actes du deuxième congrès international des linguistes, (Genève 25-29 août 1931)*, Paris, Librairie d'Amérique et d'orient – Adrien Maisonneuve, Paris, p. 109-113.
- Trubetzkoy, Nikolaj S., 1933b, «Rapport de M. N. Trubetzkoy», *Actes du deuxième congrès international des linguistes, (Genève 25-29 août 1931)*, Paris, Librairie d'Amérique et d'orient – Adrien Maisonneuve, Paris, p. 120-125.
- Unger Marshall J., 2004, *Ideograms: Chinese Characters and the Myth of Disembodied Meaning*, Honolulu, University of Hawai's Press.
- Vachek, Josef, 1973, *Written language. General problems and problems of English*, The Hague – Paris, Mouton.
- Vygotskij, Lev S., 1997 [1934], *Pensée & langage*, La Dispute/SNEDIT, Paris.
- Wang, Fusheng, 1998, *La formazione delle parole nella lingua cinese contemporanea*, Trieste, Scuola superiore di lingue moderne per interpreti e traduttori.
- Yip, Po-Ching, 2000, *The Chinese Lexicon. A Comprehensive Survey*, London-New York, Routledge.